

S E R M O N X I I .

S U R L E P S E A U M E

CXLVI. vers. 1, 2, 3, 4.

- I. *Loües l'Eternel. Mon ame, louë l'Eternel.*
- II. *Je louërây l'Eternel durant ma vie. Le psalmodierây à mon Dieu, tant que je durerây.*
- III. *Ne vous assurez point sur les principaux d'entre les peuples, ny sur aucun fils de l'homme, à qui il n'appartient point de delivrer.*
- IV. *Son esprit sort, & l'homme retourne en sa terre; & en ce jour-là perissent ses plus clairs desseins.*

Prononcé l'an 1637. jour des Cendres.

Hers Freres : C'est une chose bien étrange , que le Seigneur J^hu s^us ayant si expressement aboly la distinction des viandes, & ses Apôtres si magnifiquement fondé nôtre liberté à cet égard en tant de lieux de leurs divins écrits ; il se soit treuvé des gens entre les Chrétiens, qui méprisans une autorité si sacrée ont voulu remettre les hommes sous le premier joug , & faire consister la pieté en l'abstinence de certaines viandes ; comme les Montanistes autresfois , & aujourd'huy

Y 4

nos

nos adversaires de Rome. Mais il falloit, que la prediſtion du S. Esprit fuſt accomplie, avertiſſant l'Egliſe des le commencement, qu'aux derniers temps il s'eleveroit des Docteurs enſeignans menſonge, deſſendans de ſe marier, & commandans de s'abſtenir des viandes, que

1. Tim. Dieu a créés pour les fideles, & pour ceux, qui
4. 1. 2. 3 ont connu la verité, pour en uſer avec action de
graces. Certainement & l'Euangile, & la raiſon meſme prononcent hautement, que la devotion agreable à Dieu, & ſalutaire à l'homme eſt de s'abſtenir du peché, & de renoncer, non à la chair des animaux, que le Souverain nous a donnés pour nôtre nourriture, mais à la nôtre propre, & à toute l'injuſtice & impureté de ſes convoitiſes. C'eſt-là chers Freres, le ſeul careſme du Chreſtien, vraiment inſtitué par le Seigneur J E S U S, & vraiment recommandé par ſes miniſtres; qu'il faut obſerver, non quelques ſemaines ſeulement, mais durant tous les jours de nôtre vie, pour avoir part en ſuite à l'éternelle feſte de ſa bien-heureuſe reſurrection. Laiſſant donc là les vaines devotions des hommes embrailſons ſoigneuſement les inſtitutions de Dieu; & mépriſant l'exercice corporel profitable à peu de choſes cultivons la pieté qui eſt profitable à tout, & a les promeſſes de la vie preſente & à venir. Et pendant que les ſuperſtitieux commencent leur jeûne par une ceremonie puerile; penſant par une facilité

facilité déplorable expier les débauches de toute une année, avec un peu de cendre, fortifions nous dans le dessein de la divine devotion du Seigneur J E S U S par une serieuse meditation de sa parole; & au lieu des traditions de la terre, écoutons les oracles du ciel. Ce Pseume, dont nous avons leu quelques paroles, en est un; & le Prophete nous y donne, comme vous l'aves peu remarquer, une excellente leçon, où il nous exhorte d'entrée & par son commandement, & par son exemple, à louer le Seigneur; puis nous avertit en suite de ne point mettre nôtre fiance aux hommes, quelque grands, qu'ils puissent estre; & enfin pour nous détourner de cét abus, il nous represente leur foiblesse, & leur vanité. Ce seront là, s'il plaist au Seigneur, les deux points, dont nous vous entretiendrons en cette action, de la louange de Dieu, & de la vanité de l'homme. Le Prophete s'explique du premier point en ces mots, *Louës l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel. Je beniray l'Eternel durant ma vie; Je psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray. Louës le Seigneur*, Mes Freres, c'est reconnoistre, qu'il est grand en force, & en sagesse, en justice & en bonté; voire qu'il est seul grand, toutes les nations n'étant reputées au prix de luy, que comme une goutte qui de goutte d'un seau, ou comme la menuë poussiere d'une balance. Cette reconnoissance se ^{Es. 40.} fait, non de la langue seulement, mais aussi de ^{15.}

Y s.

l'ame,

l'ame , & de toutes les parties de nôtre vie. C'est reconnoistre son infinie bonté , que de l'aimer passionnément , & par dessus toutes choses. C'est reconnoistre sa grandeur, que de le craindre, & le reverer tout autrement, que ny les hommes, ny les Anges. C'est reconnoistre sa justice de ne rien tant apprehender, que de l'offenser. C'est reconnoistre sa puissance de se fier entierement en luy , & sous luy mespriser tout le reste, quelque épouvantable, qu'il paroisse. O que c'est une belle hymne à sa louange, qu'une vie composée de toutes ces parties ! où reluisent constamment l'amour, la crainte, le respect de cette souveraine Majesté ! où paroist à tous momens la foy & la fiance en son nom ! Fideles, louës le ainsi, & vôtre silence luy sera plus agreable, que les hymnes des plus diserts esprits, qui ayent jamais été au monde. Car étant esprit, il veut sur tout estre loüe de l'esprit. Il est vray, qu'il ne rejette pas les hommages, & les louanges de la langue ; (Car il l'a créée, & nous l'a donnée pour le benir) Mais à condition, que le cœur s'y accorde ; que l'intérieur & le dehors tiennent chacun leur partie en ce chant. Telle est la louange , que nous devons au Seigneur ; celle qu'entend David en ce lieu, quand il nous exhorte à la luy rendre , & excite son ame au mesme devoir. *Louës l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel.* Mais ô Fideles , remarqués qu'il ne se contente pas de s'acquit-

s'acquitter une fois ou deux de ce saint devoir. Il y consacre sa vie entiere, *Je beniray* (dit-il) *l'Eternel durant ma vie. Je psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* C'est la mesme protestation, qu'il fait ailleurs, *Je beniray l'Eternel en tout temps ; Sa louange sera continuellement en ma bouche.* Et de fait n'est il pas juste de rendre à Dieu tout entier ce que tout entier nous tenons de sa beneficence ? Puis que ses fa-veurs sont continuellement sur nos per-sonnes, n'est-il pas raisonnable, que ses louanges soyent continuellement en nos bouches ? Ecoutez ceci, ô ingrates & iniques creatures, qui partagés vôtres temps entre Dieu & le monde ; qui donnés vôtres jeunesse, la fleur & la vigueur de vôtres aage, le meilleur & le plus assuré de vôtres durée, au vice & à la chair ; & destinés à Dieu vôtres vieillesse, les moisissu-res & les pourritures de vôtres vie ; assignant le peché sur ce que vous avés de plus clair, & la pieté sur ce que vous avés de plus incertain : Que dis-je, sur ce que vous avés ? Mais plustost sur ce que vous n'avez pas encore ; sur ce que vous n'aurez peut estre jamais. Miserables, traités vous ainsi vôtres Createur ? celui qui vous a donné cette vigueur, qui fleurit dans vos corps, & en vos ames, la sacrifiant à son ennemi, au lieu de l'employer à son service, selon son dessein, & vôtres devoir ? Il y en a d'autres, qui tout au contraire ayant donné à Dieu quelque partie

partie de leurs premiers ans consacrent les derniers au diable ; qui apres avoir bien couru au commencement, finissent laschement ; comme s'ils se repentoient de bien faire. Que dirai-je de ceux, qui avec un artifice encore plus delié que tout cela, divisent chacune de leurs journées entre Jesus-Christ, & le monde ? qui employent le matin à la pieté, & le reste du jour à la vanité ? dont l'ame change d'habit aussi bien que le corps, étalant son luxe, & la mondanité l'apresdinée apres avoir icy montré le matin des marques de pieté & de devotion ? Vous, mon Frere, qui voulés estre veritablement Chrestien, servés tout entier à Jesus-Christ, puis qu'il vous proteste luy mesme, que vous ne pouvés servir à deux maistres. Moulés votre vie sur celle de David, le bien-heureux type, par lequel il a voulu autresfois figurer & sa vie & la vôtre. *Je loueray (dit-il) l'Eternel durant ma vie. Je Psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* Que votre enfance le louë ; que votre jeunesse le celebre ; que votre vieillesse le glorifie. Que votre printemps fleurisse pour luy ; que votre été & votre automne luy portent des fruits ; que les neiges & les glaces de votre hyver le benissent. Les saisons sont diverses ; & les mois ne sont pas tous vestus d'une mesme sorte. Mais tant y a qu'ils roulent tous sous la main d'un mesme Seigneur, & tendent tous à une mesme fin. Disposés l'an
entier

entier de vôtre vie en la mesme sorte. Parmi les bigarrures, dont elle est diversement ornée, faites par tout paroistre la crainte & la louange de Dieu, Dispensés semblablement chacune de vos journées. Que je Soleil vous voye louer l'Eternel à son lever; qu'il vous le voie benir au plus haut de son élévation; qu'il vous l'oye glorifier à son couchant; que la nuit vous surprenne en la mesme occupation, sans que jamais ny la lumiere du jour, ny le silence de la nuit, ny aucune partie du ciel puisse déposer contre vous de vous avoir veu faire ou dire chose contraire à la louange de l'Eternel. Mais je vient à la seconde partie de ce texte, où le Psalmiste nous avertit de ne point nous fier en l'homme, nous en representant brievement la vanité & mortalité. Ce discours n'est pas hors de son propos. Car il estoit question de la louange de Dieu, & il est certain, que la confiance que l'on met en l'homme rabbat quelque chose de la gloire, que nous devons à ce souverain Seigneur du monde. *Ne vous assurez point* (dit le Prophete) *sur les principaux d'entre les peuples, ny sur aucun fils d'homme.* C'est une affection tres profondement enracinée en nôtre nature, que de nous appuyer sur le bras de la chair: qui provient de la foiblesse, & ignorance de nôtre entendement. Car sous ombre de ce vain lustre, que nous voyons reluire en l'apparence extérieure des hommes, nous nous figurons aisément,

ment, que leur puissance & leur sagesse est quelque chose de fort exquis. Nous voyons qu'ils concertent leurs desseins avec adresse, & les executent avec une grande pompe. Ce faux lustre nous éblouit les yeux, & nous empêche d'apercevoir, que toute cette prétendue prudence, force, & vertu n'est que chair au fonds; & que ces bras, ces langues & ces esprits, qui font tant de bruit, ne tiennent qu'à un filet pourri, qui leur manquera au premier jour. A quoy il faut ajouter, que nôtre propre constitution aide grandement à nous tromper. Car étant charnels & materiels, nous n'estimons fort & puissant, que ce que nous voyons des yeux de la chair; & quant à ce qui ne paroît pas à nos sens, nous n'en faisons non plus de conte, que s'il n'estoit point du tout. De ce faux jugement que nous faisons des choses, procede cette folle affection, par laquelle nous attendons nos biens & nos maux de l'homme, comme s'il en étoit le vrai dispensateur. L'Ecriture pour nous arracher du cœur cette sotte & perverse disposition, nous exhorte nous-mêmes en divers lieux à ne nous point fier en l'homme, *Deportés vous de l'homme, duquel le souffle est en les narines* dit, Esaye. *Car que vaut-il ?* Et ailleurs, *Mal'heur* (dit-il) *sur ceux, qui descendent en Egypte pour avoir aide, & qui s'appuyent sur les chevaux, & mettent leur confiance aux chariots, quand ils sont en grand nombre :*

Maudit

Es. 2.
22. &
31. 1.

Maudit soit le parsonnage (dit un autre Prophe- *Jerem.*
 te) qui se confie en l'homme, & qui de la chair fait *17. 5.*
 son bras. C'est la leçon que nous donne icy le
 Psalmiste, Ne vous affeurés point sur les princi-
 paux, c'est à dire sur les grands du monde, sur
 ceux qui y tiennent les premiers rangs en au-
 torité & en credit; ni sur aucun fils d'homme,
 c'est à dire ni sur aucun homme, quel qu'il soit.
 Car comme vous sçavés, l'Ecriture selon la
 frase de la langue Ebraïque dit fort souvent *fils*
d'homme, ou *fils de l'homme*, pour signifier sim-
 plement l'homme; comme au Pseaume 8. *Qu'est*
ce de l'homme dit le Prophete au Seigneur, que *Pf. 8. 39.*
tu ayes souvenance de luy, & du fils de l'homme,
que tu le visites? Et Balaam dans les Nombres; *Nombr.*
 l'Eternel n'est pas comme l'homme pour mentir, ny *23. 19.*
 comme le fils de l'homme pour se repentir. Et il faut *Adam.*
 icy d'abondant remarquer, que le mot d'homme
 employé dans l'original se prend souvent, non
 pour un homme simplement, mais pour un
 homme du commun, de basse qualité, de ceux
 que l'on appelle *petites gens*: & est opposé à
 un autre mot, qui signifie aussi homme, mais un
 homme de qualité, un grand, comme dans le
 Pseaume 62. *Les enfans de l'homme, & les enfans* *Pf. 62.*
du personnage sont vanité, & mensonge; c'est à *10.*
 dire (comme nos Bibles l'ont aussi interpreté)
 ceux de bas état ne sont que vanité; les nobles
 ne sont, que mensonge. Et dans le Pseaume *Pf. 49.*
 49. *Tous peuples oyés ceci* (dit le Prophete) *5.*

1016

tous les habitans du monde prêtés l'oreille, tant les enfans de l'homme, que les enfans du personnage; c'est à dire tant les petits, que les grands, tant ceux de bas état, que les nobles, ensemble le riche & le pauvre. Il semble donc qu'en ce lieu le Prophete prene encore ce mot en la mesme sorte; & vueille diviser tous les hommes en deux bandes; les uns, qu'il appelle les *principaux*, c'est à dire les personnes de qualité; les autres, qu'il nomme *les fils de l'homme*, c'est à dire les petits, les gens de basse condition; les princes en somme & les peuples, nous defendant de nous fier ny sur les uns, ny sur les autres. L'on pourroit encore ranger & interpreter ces mots un peu autrement, Ne vous assurez point sur les *principaux*, sur le *fils de l'homme*. (Car il y a ainsi dans l'original) en prenant ces dernieres paroles le *fils de l'homme* pour une raison, par laquelle le Psalmiste nous montre, qu'il ne se faut pas fier en eux, tirée de ce que non-obstant la dignité de leur condition, ils ont neantmoins la mesme nature, que les autres hommes. Bien qu'ils soyent appellés principaux entre les peuples, & le soyent en effet, au fonds neantmoins ils sont *enfans d'homme*, c'est à dire hommes; comme les autres, sujets à mesmes accidens, & à mesme vanité; A peu près en la mesme sorte, que dans le Pseaume 82. où le Prophete parlant aux Princes, & Magistrats, & leur ayant dit; *Vous estes Dieux, & estes tous enfans du Sou-*
verain,

verain, adjoute; *Toutesfois vous mourrés, comme hommes; & vous qui estes les principaux cherrés, comme un autre.* Mais il n'est pas besoin d'insister d'avantage la dessus, le sens du passage étant clair, qu'il ne faut attendre nôtre bien d'aucun homme; car ajoute le Psalmiste, *il ne luy appartient point de delivrer*; le salut, ou la delivrance n'est pas à luy. La raison, qui fait que nous nous fions en quelqu'un, est pource qu'il a la puissance & la volonté de nous delivrer du mal, & de nous procurer du bien; car en vain en auroit-il la volonté s'il n'en avoit aussi la puissance; & sa puissance nous seroit pareillement inutile, si elle n'étoit accompagnée de bonne volonté. Le Prophete prononce donc en general, qu'à l'homme n'est point la delivrance? qu'il ne nous tirera point du mal, si nous y tombons, & ne nous fera point de bien si nous en avons besoin. Il le prouve par la consideration de sa foiblesse, telle qu'il ne peut pas se garantir luy mesme de la mort, bien loin d'en pouvoir delivrer autrui. Il ne nous parle point de la volonté de l'homme, maligne le plus souvent, incertaine, & changeante à tout propos, telle enfin que quand bien il auroit toutes les forces, & toute l'autorité necessaire pour nous bien faire, tousiours ne nous y devrions nous point fier, attendu son mauvais courage, son inconstance, & son infidelité. Le voit-on pas tous les jours changer de

Z

volonté

volonté, & tourner ſes plus ardentes affections en haines mortelles? Mais le Pſalmiſte ne conſidere point cela pour cette heure, & ſ'arreſte ſeulement à la puiffance, qui de vray eſt le principal appuy de la confiance, toute la bonne volonté des perſonnes étant inutile là où leur manque le pouvoir. Or que pouvons nous attendre de l'homme, poſé qu'il nous aimait conſtamment & ardamment, veu cette extrémé foibleſſe, dont il eſt environné, & que le Pſalmiſte nous repreſente tres-elegamment en ces mots, *Son eſprit ſort, & il retourne en ſa terre, & en ce jour là periffent ſes plus clairs deſſeins.* Les hommes icy bas, & particulierement ceux qui ſont d'une qualité relevée, les Princes & les principaux des peuples, ont divers deſſeins en l'eſprit, ſelon qu'ils ſont pouſſés ou d'ambition, ou d'avarice, d'amour, ou de haine. Mille accidens achopent leurs entrepriſes, dont l'exécution depend de pluſieurs choſes diverſes, qui ſe rencontrent difficilement enſemble. Quelques-fois auſſi il arrive, qu'un nouveau deſſein leur fait perdre le precedent. Mais quand il ne ſe trouveroit aucun autre accident capable de troubler & d'empêcher le ſuccés de leurs volontés, la mort, inevitable à tous les hommes, met fin à tous leurs mouvemens, & tranche net le fil de leurs entrepriſes, de celles meſmes, qui ſembloyent les plus aſſeurées. C'eſt ce qu'entend le Pſalmiſte par ces belles paroles, *Son eſprit*

esprit sort, & il retourne en sa terre, & en ce jour là
 perissent ses plus clairs desseins. Regardés ô hom-
 me, combien vaines sont vos esperances ! com-
 bien incertaine vôtre attanté ! Ces desseins &
 ces volontés, d'où vous attendés vôtre bien,
 dependent d'un peu de souffle, qui est comme
 étranger en l'homme, qui en sortira au premier
 jour ; & alors ce corps, que vous voyés mainte-
 nant animé, fera reduit en poudre, & avec luy
 s'en iront à neant toutes ces hautes pensées,
 que l'homme remuoit en son cœur. Ses parties
 les mieux liées faudront, cét esprit, qui les con-
 duisoit, venant soudainement à manquer. L'E-
 criture nous met souvent devant les yeux cette
 vanité de l'homme, de sa nature, & de toutes les
 choses, qui en dependent. Ce n'est (dit-elle) que Ps. 39.
 vanité de tout homme, quoy qu'il soit debout. Cer- 6.
 tainement l'homme se pourmene parmy ce que n'a
 qu'apparence. Ils se tempestent pour neant. Les petits
 ne sont que vanité, & les grands, que mensonge ; Si on Ps. 62.
 les mettoit tous ensemble dans une balance, ils se treu- 10. &
 veroyent plus legers, que la vanité mesme. Elle 144. 4.
 nous dit, que les jours de l'homme sont semblables
 à une ombre qui passe ; qu'il est de courte vie, & Job. 14.
 encore pleine d'ennuis ; qu'il sort comme une fleur, 1.
 puis est coupé & s'enfuit ; comme l'ombre, qui Es. 49.
 n'arreste point ; que toute chair est comme l'herbe, 6.
 & toute sa grace, comme la fleur d'un champ ;
 que nous ne sommes, que poudre & cendre ; que nos
 jours sont comme les jours du foin, & de la fleur Ps. 103.
 cham- 14. 15.

champestre, que le vent flectrit en un instant. Les Payens mesmes ont excellemment philosophé sur ce sujet, jusques à prononcer, que l'homme n'est autre chose, que le songe d'une ombre; & tels autres beaux mots, qui se lisent dans leurs livres, & se declament tous les jours dans les écoles. Mais il n'est pas besoin, que je m'amuse à vous ramasser icy tout ce qui s'en treuve dans les écrits, soit saints, soit profanes. L'expérience commune ne nous en apprend, que trop pour l'éclaircissement de ce passage. Car que voyons nous de plus ordinaire, que ce qu'y dit le Prophete, la mort troubler les desseins de toute sorte de personnes? Quel autre spectacle y a-t-il dans le monde plus commun, que celui-cy, de voir l'homme apres avoir bravé quelques jours, perdre la vie en un instant, & retourner en terre, laissant, une infinité d'ouvrages imparfaits, frustrant soudainement mille & mille esperances, & trompant autant de craintes? Où est celuy de nous, quelque jeune qu'il puisse estre, qui n'en ait veu des exemples notables? Où est le lieu, quelque obscur & mal peuplé qu'il soit, qui n'en produise souvent? Où l'année, pour si heureusement qu'elle ait coulé, qui ne soit signalée par quelque histoire de cette nature? Tournez les yeux où vous voudrés, en Orient, en Occident, au Midi, au Septentrion. Considerés les grands; regardés les petits. Vous treuverés par tout une infinité de vies tranchées

tranchées au milieu de leur course contre nous
 perance des uns, & l'apprehension des autres.
 Vous treuverés par tout des affaires de toutes
 sortes coupées par tels accidens: les desseins des
 Princes, les conseils des particuliers, boulever-
 sés les uns & les autres en un instant; les joyes
 tournées en dueil, les prosperités en defastres,
 les succès en disgraces, les triumphes en fune-
 railles; la face du monde entier souvent changée
 par le deceds d'un seul homme. *Son esprit sort*,
 dit le Psalmiste; Cét esprit, le premier mobile,
 qui faisoit jouer tant de ressorts, qui étendoit ses
 pensées bien avant dans les siècles à venir, qui
 les portoit au delà des bornes de la nature; Cét
 esprit, qui menaceoit le ciel & la terre, qui pour
 le contentement de ce miserable corps, où il
 logeoit, se licentioit à tout mal; cest esprit sort
 à l'heure, qu'il s'y attandoit le moins, appelé
 par le Createur, qui le fait sortir, quand bon luy
 semble, de mesme qu'il l'à donné quand il a
 voulu; souvent sans qu'il paroisse aucune cause
 de ce soudain delogement autre, que la volon-
 té du souverain Seigneur. Quelques-fois il en
 paroist; mais de si foibles, si estranges, & si
 inopinées, qu'il est bien aisé à voir qu'il y a
 quelque main au dessus de la nature, qui se
 mesle en ces evenemens. Car voit on pas tous
 les jours une petite vapeur, une fumée, une gou-
 te d'humeur contraindre cet esprit de sortir du
 corps, ce tant aimé domicile, où il sembloit

nos adversaires de Rome. Mais il falloit, que la prediſtion du S. Esprit fuſt accomplie, avertiſſant l'Egliſe des le commencement, qu'aux derniers temps il s'éleveroit des Docteurs enſeignans menſonge, deſſendans de ſe marier, & commandans de s'abſtenir des viandes, que

1. Tim. Dieu à créés pour les fideles, & pour ceux, qui
4. 1. 2. 3 ont connu la vérité, pour en uſer avec action de
graces. Certainement & l'Euangile, & la raiſon meſme prononcent hautement, que la devotion agreable à Dieu, & ſalutaire à l'homme eſt de s'abſtenir du peché, & de renoncer, non à la chair des animaux, que le Souverain nous a donnés pour nôtre nourriture, mais à la nôtre propre, & à toute l'injuſtice & impureté de ſes convoitiſes. C'eſt-là chers Freres, le ſeul careſme du Chreſtien, vraiment inſtitué par le Seigneur J E S U S, & vraiment recommandé par ſes miniſtres; qu'il faut obſerver, non quelques ſemaines ſeulement, mais durant tous les jours de nôtre vie, pour avoir part en ſuite à l'éternelle feſte de ſa bien-heureuſe reſurrection. Laiffant donc là les vaines devotions des hommes embrailſons ſoigneuſement les inſtitutions de Dieu; & mépriſant l'exercice corporel profitable à peu de choſes cultivons la pieté qui eſt profitable à tout, & a les promeſſes de la vie preſente & à venir. Et pendant que les ſuperſtitieux commencent leur jeûne par une ceremonie puerile; penſant par une facilité

facilité déplorable expier les débauches de toute une année, avec un peu de cendre, fortifions nous dans le dessein de la divine devotion du Seigneur J E S U S par une serieuse meditation de sa parole; & au lieu des traditions de la terre, écoutons les oracles du ciel. Ce Pseau-me, dont nous avons leu quelques paroles, en est un; & le Prophete nous y donne, comme vous l'aves peu remarquer, une excellente leçon, où il nous exhorte d'entrée & par son commandement, & par son exemple, à louer le Seigneur; puis nous avertit en suite de ne point mettre notre fiance aux hommes, quelque grands, qu'ils puissent estre; & enfin pour nous détourner de cét abus, il nous represente leur foiblesse, & leur vanité. Ce seront là, s'il plaist au Seigneur, les deux points, dont nous vous entretiendrons en cette action, de la louange de Dieu, & de la vanité de l'homme. Le Prophete s'explique du premier point en ces mots, *Louës l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel. Je beniray l'Eternel durant ma vie; Je psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray. Louës le Seigneur*, Mes Freres, c'est reconnoistre, qu'il est grand en force, & en sagesse, en justice & en bonté; voire qu'il est seul grand, toutes les nations n'étant reputées au prix de luy, que comme une goutte qui de goutte d'un seau, ou comme la menuë poussiere d'une balance. Cette reconnoissance se ^{Ef. 40.} fait, non de la langue seulement, mais aussi de ^{15.}

Y s.

l'ame,

l'ame , & de toutes les parties de nôtre vie. C'est reconnoître son infinie bonté , que de l'aimer passionnément , & par dessus toutes choses. C'est reconnoître sa grandeur, que de le craindre, & le reverer tout autrement, que ny les hommes, ny les Anges. C'est reconnoître sa justice de ne rien tant apprehender, que de l'offenser. C'est reconnoître sa puissance de se fier entierement en luy , & sous luy mespriser tout le reste , quelque épouvantable , qu'il paroisse. O que c'est une belle hymne à sa loüange , qu'une vie composée de toutes ces parties ! où reluisent constamment l'amour, la crainte, le respect de cette souveraine Majesté ! où paroist à tous momens la foy & la fiance en son nom ! Fideles , louës le ainsi , & vôtre silence luy sera plus agreable , que les hymnes des plus diserts esprits , qui ayent jamais été au monde. Car étant esprit, il veut sur tout estre loüe del'esprit. Il est vray , qu'il ne rejette pas les hommages, & les louanges de la langue ; (Car il l'a créée , & nous l'a donnée pour le benir) Mais à condition, que le cœur s'y accorde ; que l'interieur & le dehors tiennent chacun leur partie en ce chant. Telle est la loüange , que nous devons au Seigneur ; celle qu'entend David en ce lieu , quand il nous exhorte à la luy rendre , & excite son ame au mesme devoir. *Louës l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel.* Mais ô Fideles , remarqués qu'il ne se contente pas de s'acquies-

s'acquitter une fois ou deux de ce saint devoir, Il y consacre sa vie entiere, *Je beniray* (dit-il) *l'Eternel durant ma vie. Je psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* C'est la mesme protestation, qu'il fait ailleurs, *Je beniray l'Eternel en tout temps ; Sa loüange sera continuellement en ma bouche.* Et de fait n'est il pas juste de rendre à Dieu tout entier ce que tout entier nous tenons de sa beneficence ? Puis que ses faveurs sont continuellement sur nos personnes, n'est-il pas raisonnable, que ses loüanges soyent continuellement en nos bouches ? Ecoutez ceci, ô ingrates & iniques creatures, qui partagés vôtres temps entre Dieu & le monde ; qui donnés vôtres jeunesse, la fleur & la vigueur de vôtres aage, le meilleur & le plus assuré de vôtres durée, au vice & à la chair ; & destinés à Dieu vôtres vieillesse, les moisissures & les pourritures de vôtres vie ; assignant le peché sur ce que vous avés de plus clair, & la pieté sur ce que vous avés de plus incertain : Que dis-je, sur ce que vous avés ? Mais plustost sur ce que vous n'avés pas encore ; sur ce que vous n'aurez peut estre jamais. Miserables, traittés vous ainsi vôtres Createur ? celuy qui vous a donné cette vigueur, qui fleurit dans vos corps, & en vos ames, la sacrifiant à son ennemi, au lieu de l'employer à son service, selon son dessein, & vôtres devoir ? Il y en a d'autres, qui tout au contraire ayant donné à Dieu quelque partie

partie de leurs premiers ans consacrent les derniers au diable ; qui apres avoir bien couru au commencement, finissent laschement ; comme s'ils se repentoient de bien faire. Que dirai-je de ceux, qui avec un artifice encore plus delié que tout cela, divisent chacune de leurs journées entre Jesus-Christ, & le monde ? qui employent le matin à la pieté, & le reste du jour à la vanité ? dont l'ame change d'habit aussi bien que le corps, étalant son luxe, & sa mondanité l'apresdinée apres avoir icy montré le matin des marques de pieté & de devotion ? Vous, mon Frere, qui voulés estre veritablement Chrestien, servés tout entier à Jesus-Christ, puis qu'il vous proteste luy mesme, que vous ne pouvés servir à deux maistres. Moulés votre vie sur celle de David, le bien-heureux type, par lequel il a voulu autresfois figurer & sa vie & la vôtre. *Je loueray (dit-il) l'Eternel durant ma vie. Je Psalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* Que votre enfance le louë ; que votre jeunesse le celebre ; que votre vieillesse le glorifie. Que votre printemps fleurisse pour luy ; que votre été & votre automne luy portent des fruits ; que les neiges & les glaces de votre hyver le benissent. Les saisons sont diverses ; & les mois ne sont pas tous vestus d'une mesme sorte. Mais tant y a qu'ils roulent tous sous la main d'un mesme Seigneur, & tendent tous à une mesme fin. Disposés l'an
entier

entier de vôtre vie en la mesme sorte. Parmi les bigarrures, dont elle est diversement ornée, faites par tout paroistre la crainte & la louange de Dieu, Dispensés semblablement chacune de vos journées. Que je Soleil vous voye louer l'Eternel à son lever; qu'il vous le voie benir au plus haut de son élévation; qu'il vous l'oye glorifier à son couchant; que la nuit vous surprenne en la mesme occupation, sans que jamais ny la lumière du jour, ny le silence de la nuit, ny aucune partie du ciel puisse déposer contre vous de vous avoir veu faire ou dire chose contraire à la louange de l'Eternel. Mais je vient à la seconde partie de ce texte, où le Psalmiste nous avertit de ne point nous fier en l'homme, nous en représentant brièvement la vanité & mortalité. Ce discours n'est pas hors de son propos. Car il estoit question de la louange de Dieu, & il est certain, que la confiance que l'on met en l'homme rabbat quelque chose de la gloire, que nous devons à ce souverain Seigneur du monde. *Ne vous assurez point* (dit le Prophete) *sur les principaux d'entre les peuples, ny sur aucun fils d'homme.* C'est une affection tres profondement enracinée en nôtre nature, que de nous appuyer sur le bras de la chair: qui provient de la foiblesse, & ignorance de nôtre entendement. Car sous ombre de ce vain lustre, que nous voyons reluire en l'apparence extérieure des hommes, nous nous figurons aisément,

ment, que leur puissance & leur sagesse est quelque chose de fort exquis. Nous voyons qu'ils concertent leurs desseins avec adresse, & les executent avec une grande pompe. Ce faux lustre nous éblouit les yeux, & nous empêche d'apercevoir, que toute cette prétendue prudence, force, & vertu n'est que chair au fonds; & que ces bras, ces langues & ces esprits, qui font tant de bruit, ne tiennent qu'à un filet pourri, qui leur manquera au premier jour. A quoy il faut ajouter, que nôtre propre constitution aide grandement à nous tromper. Car étant charnels & materiels nous n'estimons fort & puissant, que ce que nous voyons des yeux de la chair; & quant à ce qui ne paroît pas à nos sens, nous n'en faisons non plus de conte, que s'il n'estoit point du tout. De ce faux jugement que nous faisons des choses, procede cette folle affection, par laquelle nous attendons nos biens & nos maux de l'homme, comme s'il en étoit le vrai dispensateur. L'Ecriture pour nous arracher du cœur cette sotte & perverse disposition, nous exhorte nous memes en divers lieux à ne nous point fier en l'homme, *Deportés vous de l'homme, duquel le souffle est en les narines* dit, Esaye. Car que vaut-il ? Et ailleurs, *Mal'heur* (dit-il) *sur ceux, qui descendent en Egypte pour avoir aide, & qui s'appuyent sur les chevaux, & mettent leur confiance aux chariots, quand ils sont en grand nombre :* Maudit

Es. 2.
22. &
31. 1.

Maudit soit le personnage (dit un autre Prophe- *Jerem.*
 te) qui se confie en l'homme, & qui de la chair fait *17. 5.*
 son bras. C'est la leçon que nous donne icy le
 Psalmiste, Ne vous affeurés point sur les princi-
 paux, c'est à dire sur les grands du monde, sur
 ceux qui y tiennent les premiers rangs en au-
 torité & en credit; ni sur aucun fils d'homme,
 c'est à dire ni sur aucun homme, quel qu'il soit.
 Car comme vous sçavés, l'Ecriture selon la
 frase de la langue Ebraïque dit fort souvent *fils*
d'homme, ou *fils de l'homme*, pour signifier sim-
 plement l'homme; comme au Pseaume 8. *Qu'est*
ce de l'homme dit le Prophete au Seigneur, que *Pf. 8. 39.*
tu ayes souvenance de luy, & du fils de l'homme,
que tu le visites? Et Balaam dans les Nombres; *Nombr.*
l'Eternel n'est pas comme l'homme pour mentir, ny *23. 19.*
comme le fils de l'homme pour se repentir. Et il faut *Adam.*
 icy d'abondant remarquer, que le mot d'homme
 employé dans l'original se prend souvent, non
 pour un homme simplement, mais pour un
 homme du commun, de basse qualité, de ceux
 que l'on appelle *petites gens*: & est opposé à
 un autre mot, qui signifie aussi homme, mais un
 homme de qualité, un grand, comme dans le
 Pseaume 62. *Les enfans de l'homme, & les enfans* *Pf. 62.*
du personnage sont vanité, & mensonge; c'est à *10.*
 dire (comme nos Bibles l'ont aussi interpreté)
 ceux de bas état ne sont que vanité; les nobles
 ne sont, que mensonge. Et dans le Pseaume *Pf. 49.*
 49. *Tous peuples oyés ceci* (dit le Prophete) *5.*
 tous

tous les habitans du monde prêtes l'oreille, tant les enfans de l'homme, que les enfans du personnage; c'est à dire tant les petits, que les grands, tant ceux de bas état, que les nobles, ensemble le riche & le pauvre. Il semble donc qu'en ce lieu le Prophete prene encore ce mot en la mesme sorte; & vueille diviser tous les hommes en deux bandes; les uns, qu'il appelle les *principaux*, c'est à dire les personnes de qualité; les autres, qu'il nomme *les fils de l'homme*, c'est à dire les petits, les gens de basse condition; les princes en somme & les peuples, nous defendant de nous fier ny sur les uns, ny sur les autres. L'on pourroit encore ranger & interpreter ces mots un peu autrement, *Ne vous assurez point sur les principaux, sur les fils de l'homme.* (Car il y a ainsi dans l'original) en prenant ces dernieres paroles *les fils de l'homme* pour une raison, par laquelle le Psalmiste nous montre, qu'il ne se faut pas fier en eux, tirée de ce que non-obstant la dignité de leur condition, ils ont neantmoins la mesme nature, que les autres hommes. Bien qu'ils soyent appellés principaux entre les peuples, & le soyent en effet, au fonds neantmoins ils sont *enfans d'homme*, c'est à dire hommes; comme les autres, sujets à mesmes accidens, & à mesme vanité; A peu près en la mesme sorte, que dans le Pseaume 82. où le Prophete parlant aux Princes, & Magistrats, & leur ayant dit; *Vous estes Dieux, & estes tous enfans du Sou-*

verain;

verain, ajoute; Toutesfois vous mourrés, comme hommes; & vous qui estes les principaux cherrés, comme un autre. Mais il n'est pas besoin d'insister d'avantage la dessus, le sens du passage étant clair, qu'il ne faut attendre nôtre bien d'aucun homme; car ajoute le Psalmiste, *il ne luy appartient point de delivrer*; le salut, ou la delivrance n'est pas à luy. La raison, qui fait que nous nous fions en quelqu'un, est pource qu'il a la puissance & la volonté de nous delivrer du mal, & de nous procurer du bien; car en vain en auroit-il la volonté s'il n'en avoit aussi la puissance; & sa puissance nous seroit pareillement inutile, si elle n'étoit accompagnée de bonne volonté. Le Prophete prononce donc en general, qu'à l'homme n'est point la delivrance? qu'il ne nous tirera point du mal, si nous y tombons, & ne nous fera point de bien si nous en avons besoin. Il le prouve par la consideration de sa foiblesse, telle qu'il ne peut pas se garentir luy mesme de la mort, bien loin d'en pouvoir delivrer autrui. Il ne nous parle point de la volonté de l'homme, maligne le plus souvent, incertaine, & changeante à tout propos, telle enfin que quand bien il auroit toutes les forces, & toute l'autorité necessaire pour nous bien faire, tousiours ne nous y devrions nous point fier, attendu son mauvais courage, son inconstance, & son infidelité. Le voit-on pas tous les jours changer de

Z

volonté

volonté, & tourner ſes plus ardentés affectiôns en haines mortelles? Mais le Pſalmiſte ne conſidere point cela pour cette heure, & ſ'arrete ſeulement à la puiſſance, qui de vray eſt le principal appuy de la confiance, toute la bonne volonté des perſonnes étant inutile là où leur manque le pouvoir. Or que pouvons nous attendre de l'homme, poſé qu'il nous aimait conſtamment & ardamment, veu cette extrémé foibleſſe, dont il eſt environné, & que le Pſalmiſte nous repreſente tres-elegamment en ces mots, *Son eſprit ſort, & il retourne en ſa terre, & en ce jour là periffent ſes plus clairs deſſeins.* Les hommes icy bas, & particulièrement ceux qui ſont d'une qualité relevée, les Princes & les principaux des peuples, ont divers deſſeins en l'eſprit, ſelon qu'ils ſont pouſſés ou d'ambition, ou d'avarice, d'amour, ou de haine. Mille accidens achopent leurs entrepriſes, dont l'exécution depend de pluſieurs choſes diverſes, qui ſe rencontrent difficilement enſemble. Quelques-fois auſſi il arrive, qu'un nouveau deſſein leur fait perdre le precedent. Mais quand il ne ſe trouveroit aucun autre accident capable de troubler & d'empêcher le ſuccés de leurs volontés, la mort, inevitable à tous les hommes, met fin à tous leurs mouvemens, & tranche net le fil de leurs entrepriſes, de celles meſmes, qui ſembloyent les plus aſſeurées. C'eſt ce qu'entend le Pſalmiſte par ces belles paroles, *Son eſprit*

esprit sort, & il retourne en sa terre, & en ce jour là
 perissent ses plus clairs desseins. Regardés ô hom-
 me, combien vaines sont vos esperances ! com-
 bien incertaine vôtre attanté ! Ces desseins &
 ces volontés, d'où vous attendés vôtre bien,
 dependent d'un peu de souffle, qui est comme
 étranger en l'homme, qui en sortira au premier
 jour ; & alors ce corps, que vous voyés mainte-
 nant animé, fera reduit en poudre, & avec luy
 s'en iront à neant toutes ces hautes pensées,
 que l'homme remuoit en son cœur. Ses parties
 les mieux liées faudront, cét esprit, qui les con-
 duisoit, venant soudainement à manquer. L'E-
 criture nous met souvent devant les yeux cette
 vanité de l'homme, de sa nature, & de toutes les
 choses, qui en dependent. *Ce n'est (dit-elle) que* Ps. 39.
vanité de tout homme, quoy qu'il soit debout. Cer- 6.
tainement l'homme se pourmene parmy ce que n'a
qu'apparence. Ils se tempestent pour neant. Les petits
ne sont que vanité, & les grands, que mensonge ; Si on Ps. 62.
les mettoit tous ensemble dans une balance, ils se treu- 10. &
veroyent plus legers, que la vanité mesme. Elle 144. 44
 nous dit, que les jours de l'homme sont semblables
 à une ombre qui passe ; qu'il est de courte vie, & Job. 14.
 encore pleine d'ennuis ; qu'il sort comme une fleur, 1.
 puis est coupé & s'enfuit ; comme l'ombre, qui Es. 49.
 n'arreste point ; que toute chair est comme l'herbe, 6.
 & toute sa grace, comme la fleur d'un champ ;
 que nous ne sommes, que poudre & cendre ; que nos
 jours sont comme les jours du foin, & de la fleur Ps. 103.
 14. 15.

champestre, que le vent flestrit en un instant. Les Payens mesmes ont excellemment philosophé sur ce sujet, jusques à prononcer, que l'homme n'est autre chose, que le songe d'une ombre; & tels autres beaux mots, qui se lisent dans leurs livres, & se declament tous les jours dans les écoles. Mais il n'est pas besoin, que je m'amuse à vous ramasser icy tout ce qui s'en treuve dans les écrits, soit saints, soit profanes. L'expérience commune ne nous en apprend, que trop pour l'éclaircissement de ce passage. Car que voyons nous de plus ordinaire, que ce qu'y dit le Prophete, la mort troubler les desseins de toute sorte de personnes? Quel autre spectacle y a-t-il dans le monde plus commun, que celui-cy, de voir l'homme apres avoir bravé quelques jours, perdre la vie en un instant, & retourner en terre, laissant, une infinité d'ouvrages imparfaits, frustrant soudainement mille & mille esperances, & trompant autant de craintes? Où est celuy de nous, quelque jeune qu'il puisse estre, qui n'en ait veu des exemples notables? Où est le lieu, quelque obscur & mal peuplé qu'il soit, qui n'en produise souvent? Où l'année, pour si heureusement qu'elle ait coulé, qui ne soit signalée par quelque histoire de cette nature? Tournez les yeux où vous voudrés, en Orient, en Occident, au Midi, au Septentrion. Considerés les grands; regardés les petits. Vous treuverés par tout une infinité de vies tranchées

tranchées au milieu de leur course contre l'esperance des uns, & l'apprehension des autres. Vous treuverés par tout des affaires de toutes sortes coupées par tels accidens: les desseins des Princes, les conseils des particuliers, bouleversés les uns & les autres en un instant; les joyes tournées en dueil, les prosperités en defastres, les succès en disgraces, les triumphes en funeraillles; la face du monde entier souvent changée par le deceds d'un seul homme. *Son esprit sort*, dit le Psalmiste; Cét esprit, le premier mobile, qui faisoit jouer tant de ressorts, qui étendoit ses pensées bien avant dans les siècles à venir, qui les portoit au delà des bornes de la nature; Cét esprit, qui menaceoit le ciel & la terre, qui pour le contentement de ce miserable corps, où il logeoit, se licentioit à tout mal; cest esprit sort à l'heure, qu'il s'y attandoit le moins, appelé par le Createur, qui le fait sortir, quand bon luy semble, de mesme qu'il l'à donné quand il a voulu; souvent sans qu'il paroisse aucune cause de ce soudain delogement autre, que la volonté du souverain Seigneur. Quelques-fois il en paroist; mais de si foibles, si estranges, & si inopinées, qu'il est bien aisé à voir qu'il y a quelque main au dessus de la nature, qui se mesle en ces evenemens. Car voit on pas tous les jours une petite vapeur, une fumée, une goutte d'humeur contraindre cet esprit de sortir du corps, ce tant aimé domicile, où il sembloit

Z 3

si étroi-

Ecclef.
12. 9.

si étroitement attaché ? Et quand il sort, l'homme retourne en terre, dit le Psalmiste. Son esprit s'en va, il retourne à Dieu qui l'a donné, comme dit l'Ecclesiaste ; le reste de l'homme asca-
voir son corps, retourne en terre. Les tombe-
aux du genre humain le tesmoignent assés à
chacun, où nos corps en peu de temps sont re-
duits en poudre ; & il n'y a point de Monarque
au monde, que la gloire de son diademe, puisse
exempter de cette conditiõ. La chair des grands
est mesme, que celle des petits ; c'est une mes-
me matiere, que le sepulcre reduit également
encendre sans y laisser aucune marque de leur
difference. Mais le Psalmiste ne dit pas simple-
ment, que l'homme retourne en terre. Il dit, qu'il
retourne en sa terre ; tres-elegamment & tres-
doctement, pour nous montrer, que la terre
n'est pas étrangere à l'homme. Elle est sienne ;
c'est sa mere, la matiere d'où il a esté formé,
comme Moysse le raconte dans l'histoire de la
creation. Et cette dissolution du corps humain
en sa terre se fait selon le triste, mais juste ar-
rest de nôtre Seigneur, prononcé à l'homme
après sa cheute, *En la sueur de ton visage tu man-
geras le pain, jusques à ce que tu retournes en terre ;
car tu en as été pris.* Pource que tu es poudre ;
aussi retourneras tu en poudre. O chetive, mais
salutaire poudre ! O honteux, mais nécessaire
enseignement de nôtre vanité ! que ne pen-
sons nous plus souvent à toy ! que ne t'avons
nous

Gen. 3.
19.

nous continuellement en l'esprit, comme nous t'avons toujours dans nos corps! Chers Freres, cette terre, que le Psalmiste appelle *nôtre*, d'où nous sommes venus, & où nous retournerons, est capable de nous apprendre toutes les vertus, & de nous faire haïr tous les vices, si nous la medicons comme il faut. C'est pourquoy les anciens Maistres des Hebreux la mettoient nommement entre les trois choses, dont ils recommandoyent la consideration à leur sage, Souvien toy (luy disoyent-ils) de ta carriere, de ta fosse, & de ton Createur; de ta carriere, c'est à dire du lieu d'où tu as été taillé, où tu as été fait & formé; de ta fosse, c'est à dire du tombeau, où tu seras un jour enterré; de ton Createur, de ce souverain Seigneur, qui t'ayant tiré de l'un de ces lieux te conduit peu à peu à l'autre. Cette terre vous apprend donc premierement ô Chrestiens, la leçon que vous donne icy le Psalmiste, de ne point mettre vôtre confiance en l'homme. Vous voyés, que ce n'est qu'une poignée de poussiere, animée d'un peu de souffle, qui passe soudainement; une composition de vent & de bouë, que mille & mille accidens peuvent dissoudre; que la nature enfin desfera elle mesme l'un de ces jours, si autre chose ne la rompt. Ce n'est pas icy un secret, qui se demonstre à force de divers raisonnemens recherchés. Nous en voyons,

nous en touchons, & manions la verité. Le ciel nous en avertit encore par la bouche de son Prophete. Comment apres cela serons nous si miserables, que de nous asseurer sur une chose si vaine ? Comment nous delivrera du mal celuy qui ne s'en peut garentir luy mesme ? Comment établira nos desseins celuy, qui est contraint de laisser les plus clairs des siens imparfaits ? Comment accomplira nos desirs celuy qui n'a peu venir à bout des siens ? Chers Freres, pleust à Dieu, que nous en eussions creu le S. Esprit ! que nous eussions fidelement obei à sa voix ! Mais nous avons fait tout le rebours, & avons enfin appris par une funeste experience, que l'homme, & son bras n'est qu'un roseau cassé, qui transperce la main de celuy, qui s'y appuye, bien loin de la soutenir. C'a esté pour punir nôtre inconsiderée confiance, que le Seigneur nous a osté toutes les choses ; où nous la fondions. Laissés donc l'homme de-formais (ô Israël de Dieu,) les principaux, & les enfans des hommes, puis que vous avés clairement reconnu, que ce n'est pas à eux qu'appartient la delivrance. Ne bâtissés plus sur ce sable mouvant. Cherchés un autre fondement meilleur & plus asseuré. Pensés, que si l'ancien Israël, dont la condition étoit aucunement attachée à la terre, n'a peu sans offenser Dieu mettre sa confiance en l'homme, beaucoup moins vous est il permis

mis d'attacher vos esperances à aucune chose mortelle; à vous qui estes un royaume celeste, un état spirituel, engendré non de la chair, & du sang, mais de l'Esprit d'en haut, destiné à une vie & à une gloire, non terrienne & charnelle, mais spirituelle, & eternelle; qui doit par consequent estre établi & conservé par des moyens non humains, mais divins, & par les maximes non de la chair & du sang, mais du ciel & de l'Esprit. Quant à ceux, qui sont une Eglise visible (comme ils parlent) c'est à dire un état mondain, une republique terrienne, il leur sied bien de mettre leur confiance sur les principaux du monde, qui de vray sont les seuls appuis de leur regne. Mais quant à vous, ô troupeau de Christ, vous n'estes pas de ce monde. Vous venés du ciel, & allés au ciel. Vous passés seulement en la terre, où vous ne pouvés, ny ne devés projeter vôtre établissement; mais souhaiter seulement, que ceux qui la gouvernent vous permettent d'y continuër vôtre voyage, d'y passer par leurs grands chemins, sans entrer dans leurs champs, ny dans leurs vignes; sans vous mesceler en leurs possessions, ny en leurs affaires; qui est la requeste, que Nomb. 20. 17. faisoit autrésfois l'autre Israël, vôtre figure, au Roy & au peuple d'Edom, lors que sorti de l'Egypte, il s'acheminoit en sa Canaan. Au reste, Mes Freres, s'il ne nous est pas permis d'attendre des hommes les biens puremēt humains,

Z s

comme

comme les delivrances temporelles, & autres semblables; combien moins devons nous mettre en aucun homme la confiance de nôtre salut, chose sur-naturelle & plus qu'humaine? Comment nous donneroit le ciel celuy, qui n'est que terre? & qui apres y avoir vescu quelque temps y est retourné, ou y retournera assurément? Comment nous pardonneroit nos pechés celuy, qui à besoin de pardon pour soy mesme? Comment abbatroit il le monde & la chair & le peché sous nos pieds, luy qui n'a peu le veindre pour soy mesme, & a eu besoin, que Christ le veinquist pour luy? Mais Chers Freres, comme cette terre, ou retourne l'homme, nous enseigne à ne nous point fier en luy; aussi nous apprend elle à ne le point craindre. Souvenés vous, quelque bonne mine, qu'il fasse, quelque fier & bravache qu'il soit, qu'au fonds ce n'est qu'un homme de poudre, animé d'orgueil pour quelque temps, qui tombera par terre au premier jour, ce vain souffle qui se souvient, venant à se retirer. Les vers en auront bien tost la raison. Quelque éclatant que soit le lustre des hommes; autre n'en peut estre la fin. Les apparences en sont grandes, & magnifiques; mais cette fin montre clairement, que sous ces beaux & riches masques ils ne cachoyent, que de la terre. *Je les ay vus* (dit le Prophete) *terribles & verdoyans comme le verd laurier. Mais ils sont passés & voila ils ne sont plus.*

Je les ay cherchés; & ils ne se sont point treuvés. Ps. 37.

Et donc , ô Fideles , pourquoy les craignés ^{35. 36.}
vous ? pourquoy pallissés vous au moindre signal, qu'ils font ? S'ils se remuent, s'ils parlent, s'ils complotent ensemble , vous tremblés, comme les fueilles des arbres, ébranlées par le vent. O étrange & incroyable foiblesse de cœur ! Vous vous moqués de vôtre enfant, quand vous le voyés bleśmir à la veuē d'un masque hideux. Pauvre homme , combien estes vous plus ridicule qui luy ! A vôtre enfant il est pardonnable de craindre ce qu'il ne connoist pas. Mais vous comment pouvés vous excuser la lascheté de vôtre courage , qui craignés des choses, dont vous connoissés la vanité ? qui instruit par les Escritures de Dieu, par la raison, par les sens, & par l'experience commune , sçavés très-certainement , que l'homme n'est que poudre & cendre ? qui nous le declamés souvent, & en feriés des livres à un besoin ? & après tout cela craignés cette mesme poudre, & cette mesme cendre, contre qui vous avés dit tant de braves paroles ? Cette masse de terre , que vous avés veu sortir de la terre, que vous sçavés y devoir retourner bien tost, vous ôte toute assurance. Elle vous fait tomber des mains, non un jouët, ou une poupée; mais le ciel, & l'immortalité. Elle vous arrache de la bouche, non de vains cris, & de vaines voix, mais des blasphemes contre Dieu,

Dieu, l'abnegation de son Christ, & le deshonneur du nom, qui vous a sauvé. Vous vous effrayés de forte pour le son bruyant de cette vaine chair, qui n'est enflée que de vent, que pour éviter les maux, dont elle vous menace, vous fuyes jusques dans l'enfer, & aimés mieux vous exposer aux griffes des demons, que de la voir & de l'oïr en colere contre vous. Arrestés, miserable; & si vous pouvés ravoïr vos sens, considerés un peu, qui est celuy que vous craignés, devant qui vous fuyés si éperduément. C'est un homme, & rien plus; c'est à dire une chose, qui pour tout ne consiste, qu'en un peu de souffle, & un peu de terre liés pour un peu de temps l'un avec l'autre. Voilà ô homme, ce que vous craignés. C'est le sujet & la cause de vos frayeurs; ce qui vous fait quitter l'Evangile pour embrasser l'erreur; renoncer à la liberté de Jesus-Christ pour vous soumettre à la tyrannie de son ennemi; à la bourgeoisie du ciel pour devenir esclave de Babylon. Mais (chers Freres) ce n'est que l'amour de nous mesmes, qui nous fait craindre la foiblesse d'autrui. Si nous n'aimions point tant cette chair en laquelle nous vivons, nous n'aurions aucune apprehension de l'homme. Mais parce que la vanité de l'homme peut quelque chose (au moins en apparence) sur nôtre vanité; parce que sa terre a quelque prise sur la nôtre, & que nous faisons un état nonpareil de cette vanité & de cette terre, & ne voudrions pas

pas pour beaucoup en perdre la moindre partie ; de là vient , que les menaces , & les apparences de l'homme ont tant de force sur nous. C'est cette passion , qui seule nous trouble le jugement. Et nous avons icy dequoy la guerir en la verité , que le Prophete nous apprend. Car ce qu'il dit de l'homme , ne convient pas seulement à ceux que nous craignons , ou en qui nous nous fions ; mais aussi à nous mesmes. Nôtre nature n'est pas plus excellente que la leur. Comme donc il est raisonnable , que vous les regardiés sans les adorer , ny les craindre ; aussi est-il juste que vous fassiés peu d'état de vous mesme ; que vous méprisiés toute cette chetive & fragile nature , en laquelle consiste maintenant vôtre estre , & ne fassiés jamais rien pour sa consideration , qui soit indigne de l'honneur , & de la vie , où vous aspirés. Remettéz vous à chaque moment en l'esprit , que vous estes terre , & ne pouvés éviter de retourner en terre. A tous les assauts , que le diable , & le monde vous livreront , que cette pensée vienne aussi tost à vôtre secours. Les Naturalistes racontent , que quand les abeilles se débauchent , & quittent leurs ruches , comme cela arrive par fois , se rangeant comme en plusieurs bataillons , il ne faut que jeter de la poussiere au milieu d'elles , ce remede étant capable d'appaïser tous leurs mouvemens en un instant , & de les ramener à leur ordre , & à leur repos. Chréstien ,
qui

qui sentés vos pensées se troubler au dedans de vous, l'essein de vos convoitises se mutiner, & s'émouvoir avec violence, imités cét artifice. Aussi tost que vous ressentirés ce desordre; prenés moy un peu de cette poussiere; dont les doigts de Dieu vous formerent au cominencement, & en laquelle vôtre corps se dissoudra un jour infailliblement. Prenés en une poignée, & la jettés, non sur vôtre teste & sur vôtre front (comme fait aujourd'huy la superstition) mais dans vôtre ame, au milieu de vos desirs émeus, de vos convoitises échauffées; Il n'y a rien de plus propre pour les ramener au devoir. Si la presumption, la peste de tous les hommes, vient à vous travailler; pensés que vous n'estes que terre. Vous aurés honte de rien presumer de vous, étant venu d'une matiere si vile. Si votre colere s'émeut contre quelqu'un de vos prochains pour les torts, que vous pretendés en avoir receus; souvenés vous encore de vôtre terre, & vous reconnoistrés, que son offense n'a garde d'estre si grieve, que vous vous la figurés, puis qu'apres tout il n'a offensé que de la terre. Vous que l'avarice tourmente; vous que l'ambition inquiete, pensés l'un & l'autre à cette mesme terre. Pensés, que vous n'avés besoin, que de fort peu de choses, puis que cette terre, dont vous estes composés, est si petite, que cinq ou six pieds de terre luy suffiront un jour; Pensés, qu'elle n'en à besoin, que pour peu de temps;

temps; puis qu'au premier jour elle s'en retournera en terre. Vous sur tout, ô mondain voluptueux, qui faites & souffrés tant de mal pour chatouïller cette miserable chair, & pour luy donner tout ce qu'elle demande; pensés que l'obje, & la dernière fin de toutes vos penes n'est qu'une petite poignée de terre, dont vous pouvés assés juger l'indignité & la bassesse par la honteuse fin, où elle se termine. N'avés vous point de honte qu'une petite partie d'une si chetive, & si indigne masse engloutisse votre temps, vôtre soin, & vôtre espit? Vous aussi ô homme, ô femme, qui employés tant de temps, & d'argent à orner votre corps, qui portés à votre oreille, ou sur votre teste ce qui suffiroit à entretenir tous nos pauvres, qui mettés autant d'heures à ranger & dresser vos cheveux, qu'il en faut à tenir un conseil d'état, qui consumés la moitié de votre journée pour plaire une heure durant à des yeux mondains; comment ne pensés vous point, que cette poupée, que vous coiffés, & attiffés si curieusement, & sur laquelle vous perdés tant d'or, tant de pierreries, & tant de temps, n'est que terre au fonds, & ne peut s'exēpter de retourner en terre? Je ne vous dirai point ici, que vous outragés vôtre createur, voulāt à toute force, que ce qu'il a formé soit autre, qu'il ne l'a formé; Je ne vous allegueray point, que vous volés aux pauvres tout ce que vous mettés en ce sujet au delà de ce qui suffiroit pour
le ve-

le vestir honestement selon votre condition; je ne vous feray point mille autres reproches, comme je le pourrois tres-justement. Je vous prieray seulement, que lors que vous avés trois, ou quatre personnes au tour de vous, empescheés l'une apres votre teste, les autres apres votre habit, il vous souvienné, que le sujet de tout leur employ est une terre, qui retournera bien tost en terre; & que vous pensiés là dessus, si c'est sagesse de parer & de polir avec une si laborieuse & si exacte curiosité, ce qui l'un de ces jours servira de pasture aux vers. Car c'est encore icy ce qui aggrave le plus notre imprudence, que nous ne jouyssons, que fort peu de temps, de cette terre que nous cultivons avec tant de soin, & à l'embellissement de laquelle nous perdons tout ce que nous avons. Si nous étions assureés de la posséder plusieurs années, cette affeterie & cette curiosité nous seroit aucunement pardonnable. Mais voyés vous pas ô homme, la mort devant vous, qui vous attend, & vous ôtera assureément la jouysance de votre terre. Vous ne la tenés, qu'à ferme; Vous n'en estes pas le propriétaire; & le bail en expirera bien tost. La nature n'en continué la jouysance aux hommes, que jusques à soixante diz, ou quatre vint ans pour le plus. Mais encore le comble de votre folie est en ce que vous ne considerés pas, que ce bail n'a point de terme prefix. Il est a la volonté de celui qui vous l'a passé;

passé; Vous ne sçavés quand il finira, & n'y a pas un point en toute la durée de votre vie, où il ne se puisse rompre. C'est esprit, qui vous fait vivre, sortira peut estre à l'heure, que vous y penseres le moins. Pendant que vous songés à l'avenir que vous vous proposés de bastir des greniers, & des palais, & de jouyr de vos biens; Pendant que vous benissés votre ame, & luy dites dans le secret de votre cœur. Ame, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années; repose toy, mange & boy, & fay grande chere; Pendant que vous la flates de la sorte, vous ne voyes pas ô pauvre insensé, le ministre de la justice divine, qui en cette mesme nuit vous redemandera votre ame; vous l'enlevra de force, & alors s'en iront à neant les plus clairs de vos desseins. O vanité! ô aveuglement nonpareil des pauvres hommes! Ils n'ont que trois, ou quatre jours à demeurer en cette maison de terre; ils ne sçavent à quelle heure, ny à quelle minute de ce court espace ils auront à déloger, n'y en ayant aucune, où l'esprit qui les fait vivre, ne les puisse abandonner; & neantmoins non seulement ils bâtissent (comme disoit autrefois un Philosophe) mais encore ils parlent, ils pensent, ils deliberent tout de mesme, que s'ils étoient immortels. Chrestien, qui avés été nourri dans l'ecole de la verité pensés serieusement à la leçon, que vous donne aujourd'huy le Seigneur par la bouche de son Prophete, *L'esprit sort,*

A a

& l'hom-

Et l'homme retourne en sa terre; Et en ce jour la perissent ses plus clairs desseins. Vous ne sçavés à quelle heure vous quittera cet esprit, qui sort non quand nous voulons, mais quand Dieu l'appelle. Attendés certe vocation par tout, puis que par tout elle vous peut surprendre. Composez non les ans, les mois, & les semaines seulement, mais les jours & les heures mesmes de vôtre vie, comme si Dieu vous en devoit retirer à chaque moment. Vous serés lors véritablement heureux, quand vous aurés ainsi fait votre comté; quand vos reins trouffés & votre lampe allumée vous attendrés la trompette du Fils de Dieu, la teste levée en haut, sans plus rien pretendre icy bas; quand vous vous serés mis en tel état, que la mort venant elle ne vous fasse perir aucun dessein, vôtre esprit emportant avec luy toutes ses pensées sans en laisser aucune en la terre. Et c'est icy le dernier point, qu'il vous faut apprendre de ces paroles du Prophete. Puis que nous voyons, que la vie d'icy bas, & le fonds, qui la soutient, cet estre terrien, dont nous jouissons, est mortel, & périssable, Mes Freres bastissons ailleurs. Tournons ailleurs nos desseins. Remuons des pensées, que le sepulcre ne puisse engloutir; Faisons des parties, que la mort ne puisse rompre. Ayons des desseins, capables de subsister lors mesmes, que notre esprit sera sorti de ce corps. J E S U S- C H R I S T, le Pere d'éternité, nous en a donné

un fonds ferme, & assuré dans son Evangile; & a desia formé en nous par son esprit les commencemens d'une nouvelle nature immortelle; d'un homme, qui n'étant point fait de poudre, ne se dissoudra jamais en poudre; qui créé par l'Esprit eternal subsistera aussi éternellement. Chers Freres, c'est cette nature là, dont il faut avoir soin; c'est la terre, qu'il faut cultiver; le corps, qu'il faut polir, & fassonner; & y employer sans regret toutes nos heures, & tous nos momens. C'est l'homme, qu'il faut vestir avec soin, qu'il faut orner de pierreries; mais de pierreries celestes, proportionnées à sa dignité & à son excellence; de perles Evangeliques, la chasteté, l'honesteté, la foy, la charité, l'esperance, le zele, la patience, la douceur, & l'humilité. Si ce sont là vos desseins, & vos occupations, Fideles, vivés en repos. Que la mort vienne, quand elle voudra. Au lieu qu'elle aneantis les desseins des autres, elle achevera les vostres, vous unissant parfaitement à vôtre Christ; qui est le plus clair & le plus cher de nos desseins. Dieu par sa bonté nous facelle grace d'en venir à bout, suppleant à nos défauts, de l'abondance, & de la plénitude de son Fils, afin que comme nous sommes nés de luy par l'efficace de son Esprit, nous vivions éternellement en luy, & avec luy. Amen.